

## D12-3-2 L'ARRIVEE A AMBEL VUE PAR LE LIEUTENANT STEPHEN

De Saint-Jean, un minuscule autocar m'a conduit, par une route qui s'élève graduellement à flanc de coteau, à travers les vignes, les vergers, les allées de mûriers. Pas de neige encore, mais elle couvre les sommets et nous montons vers elle. Des eaux courantes bruissent sous une carapace de glace, ou ruissellent au long d'énormes stalactites, sur lesquelles joue le soleil d'hiver. À notre gauche, la montagne s'élève rapidement, jusqu'au pied d'une haute falaise taillée à pic dans le roc ; à notre droite, la vallée, d'abord large et riante, devient plus étroite à mesure qu'elle s'abaisse, et prend un aspect plus sauvage. La rivière qui y court s'enfonce brusquement dans des gorges profondes, que nous apercevons d'en haut, âprement burinées dans une sorte de pont rocheux, entre deux amphithéâtres de prairies et de vergers. Au sortir de ces gorges, un minuscule village, vers lequel dévale un chemin en lacets : Saint-Martin-le-Colonel, dit le poteau indicateur. Un autre apparaît devant nous, mais bien plus haut que nous ne sommes encore. La route s'en va tourner dans la montagne, passe un torrent, s'enfonce dans une vallée secondaire, en ressort, après s'être presque heurtée à la falaise qui lui barre le chemin, revient au jour, et débouche sur un étroit plateau, bien orienté au couchant, où s'étendent des vignes alignant leurs sarments dépouillés, des vergers où les feuilles mortes du dernier automne mettent encore comme une flamme sombre au pied des arbres noirs.

C'est Bouvante-le-Bas : quelques maisons autour d'un clocher pointu. Une auberge, ou plutôt un petit hôtel, accueillant et coquet, où l'on descend pour se réchauffer un instant autour d'un poêle qui ronfle joyeusement. Dans la salle, deux gendarmes boivent un verre de clairette. Ils me dévisagent... Je suis le seul passager du petit car... Ils jugent ma veste de cuir, mon béret pyrénéen, ma culotte de cheval. L'un d'eux jette, par-dessus son épaule, au patron qui fourgonne le poêle : « *C'en est encore un celui-là ? – Probable* », répond l'hôtelier, sans se retourner.

On repart. La large vallée s'arrondit en un cirque, que ferme de toute part une haute muraille de rochers, couronnée de forêts. C'est la caractéristique de cette région, cette falaise calcaire, tranchée à vif par les eaux, et qui laisse apparaître en couches parallèles, claires ou colorées, une sorte de feuilletage où s'évoquent les millénaires des formations géologiques. Encore une fois, il nous semble que la route va se heurter à cette muraille, où nulle faille n'apparaît ; mais, au moment d'y toucher, voilà qu'elle s'écarte vers la droite, prend de la hauteur sur des mamelons étagés où courent des ruisseaux prisonniers de cascades de glace brillante, puis s'enfonce dans un bois. Un écriteau porte : Col de la Croix, cinq kilomètres. Le car s'engage dans une série de lacets, où son moteur poussif s'essouffle et chauffe. La forêt borde maintenant les deux côtés de la route.

Puis, le paysage s'ouvre. C'est le col. Nous laissons à gauche le chemin qui s'en va vers Malatra et la forêt de Lente, au travers du tunnel du Pionnier. Et nous redescendons dans un nouveau cirque, vaste bassin glaciaire, où brille au soleil d'hiver, dans le brun de la terre gelée, une lame d'argent terni : le lac de Bouvante-le-Haut.

Le village est à cheval sur la Lyonne, mince torrent bruissant, qu'enjambe un pont de pierre. Je ne m'arrête à l'auberge que le temps de prendre une boisson chaude et de me faire indiquer le bureau de la Société forestière. Cinq minutes plus tard, je pousse la porte de la cabane adossée à la scierie. C'est là que je trouve Bourdeaux.

[...]

Débouchant d'un tunnel par lequel elle traversait le rocher, la route, de plus en plus mauvaise, longeait maintenant le bord de la falaise. À nos pieds, très loin, nous pouvions voir Bouvante, minuscule agglomération de maisons au milieu desquelles coulait un fil d'argent, la Lyonne. On distinguait les baraques de l'exploitation, la scierie, la plateforme d'arrivée du câble. Plus près de nous, à nos pieds, mais à quatre cents mètres plus bas, les prés faisaient place à une forêt de taillis, dont les cépées dépouillées laissaient voir la neige qui couvrait le sol. Dans une

faille de la falaise descendait, vertigineux, un couloir d'éboulis, qui, plus bas, se prolongeait par une étroite corniche dans les roches, coupée de place en place par des dalles lisses : le sentier, recouvert d'une épaisse couche de neige gelée. Au-dessus de nous, le rocher encore montait presque à pic jusqu'au sommet de Touleau.

« Avec un fusil-mitrailleur bien placé et quelques grenadiers, il ne serait pas difficile de tenir l'entrée du plateau », pensai-je.

Nous poursuivions notre chemin dans le fond d'une sorte de combe. À notre droite, la muraille du Touleau s'inclinait en une pente boisée ; à gauche, des boqueteaux touffus parsemaient une vaste étendue mamelonnée, et, de plus en plus denses, finissaient par se rassembler en une véritable forêt, où quelques sapins mettaient leur tache foncée, dans le poivre-et-sel que formaient les branches nues des fayards sur le fond de neige.

Un vent comme j'en avais rarement senti nous avait surpris dès notre arrivée sur le plateau, et rendait difficile la marche sur les plaques de glace glissantes de la route. Toutefois, comme nous avançons dans la combe, il devenait moins violent.

[...]

Ce disant, Bourdeaux secouait ses gros souliers sur le seuil d'une forte bâtisse de pierre, au toit bas couvert de neige, brusquement surgie dans une vaste clairière : la ferme d'Ambel.

« Entrez » me dit-il, me poussant devant lui. J'étais dans une grande salle à peu près carrée, éclairée d'une seule fenêtre basse. Une vaste cheminée en occupait presque entièrement tout le mur de gauche ; deux gros fourneaux de cuisine y tenaient côte-à-côte et supportaient d'énormes marmites. Une douzaine d'hommes, jeunes ou moins jeunes, étaient assis sur des bancs rustiques. D'autres formaient cercle autour d'une table où s'affrontaient des joueurs de tarots. Un ronflement sonore parvenait d'une alcôve, qui prolongeait la pièce sur la droite.

[...]

Revol m'entraînait dans un couloir qui donnait accès dans une salle enfumée, plus petite que la première. « *Le salon* », m'annonçait mon guide. Là encore se retrouvait cet aspect de cantonnement de troupes au repos. Des hommes autour d'une table ronde jouaient aux cartes. D'autres écrivaient sur leurs genoux. Dans un coin, à cheval sur un banc, un homme d'une quarantaine d'années, coiffé d'une casquette de cheminot, coupait en fines lamelles une carotte de tabac. Outre la cuisine-réfectoire et le salon, la ferme comprenait au premier six chambres au sol carrelé, aux murs blanchis à la chaux, dans chacune desquelles on avait installé des bat-flancs, sur deux étages. Il y avait place environ pour soixante hommes.

« Et nous pouvons en mettre encore autant, et même plus, dans un dortoir installé dans la grange. En ce moment, nous sommes quatre-vingt-cinq, seulement, mais il va en arriver d'autres ». Dans ce premier étage, une petite pièce était un peu différente des autres. Un lit de fer, une table, deux chaises et un petit fourneau bas la meublaient.

« *Votre chambre* », dit Revol.

Source :

STEPHEN lieutenant (André Valot), *Vercors premier maquis de France*, Buenos-Aires, Viau, 1946 éd. utilisée, Grenoble, ANPCVV, 1991, 178 p., pp. 14-24.